

**Zeitschrift:** Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande  
**Band:** 53 (1915)  
**Heft:** 4

**Artikel:** Les nouvel-ans du village : [suite]  
**Autor:** V.F.  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-211058>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

**Download PDF:** 27.12.2024

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

LES NOUVEL-ANS DU VILLAGE<sup>1</sup>

## IV

La quatrième année des *Nouvel-ans du village* de F. Corboz est remplie par le monologue d'un vieux garçon, poème en patois de 304 vers, et par un « sermon de circonstance », entremêlé de dictons patois, à la façon de certaines exhortations du doyen Bridel. En cette dernière œuvre, l'auteur est parfois bien amusant. Il semble manier cependant avec plus d'aisance le vieil idiome de nos pères. Nous ne reprocherions à ses « Réflexions du célibataire » que leur longueur : nos campagnards et nos vigneron ne discutent pas avec une telle abondance, même en s'humeçant le palais. Le morceau n'en est pas moins plein de jolies choses, ainsi qu'on le verra par ce que nous en extrayons.

Digne émule de Panurge, le célibataire de F. Corboz se demande : « Me marierai-je ? Ne me marierai-je pas ? »

Mariâ-vo, l'è lou reproudzo  
Qu'on me fâ, à tot momen ;  
Qu'in séio bin llin au proutzo,  
On me tint ci complimen.  
On derâ que lou mariadzo  
No baille tot cen que fau,  
Et qu'on iadzo in minuadzo  
N'ain ni pinna et ni mau !

Notre homme a des raisons de douter de la félicité conjugale. Comme domestique, il a vu tant d'intérieurs où le mari était constamment rabroué !

« Villio fou ! » lé z'oune crian...  
Ie vo trétan dé patet.  
Ie dotan ti qu'on sai sadzo...

Au lieu de se marier, il serait plus simple, pense-t-il, de prendre une servante. Oui, mais ces diabesses de filles commandent bien vite en maîtresses, et

Avoué cen que lé dzen craian,  
Vo n'ozâ pa pi budzi.

Il se reprend alors à songer à l'hymen ; il écoute, s'informe, recueille des avis. Ah ! les avis ! Ils ne lui manquent pas :

Quan ie demando de iéna  
On me tin ci complimen :  
Que baillierai crouïe féna,  
Que pu trovâ mi que cin.  
In coniasso quoque z'oune  
Qu'à tot poan mettre la man,  
Qu'à lau z'omo saran boune ;  
Ma san prodigue, se dian,  
D'otrè porteran lé tzausse...

A la perspective d'une épouse qui porterait les culottes, le vigneron se rebiffe et pousse ce cri du cœur :

Fau poutan qu'on n'omo l'osse  
De la cava au moin la clia !

Il songe à d'autres filles du village, mais aucune n'est à son goût :

Po sta galéza dzouvena  
L'aré pu me décidâ  
Se n'usso de sa vezena  
Su que m'arai morandâ.  
Stasse que l'è bin soigneuza  
Ne pau pa pire m'alâ,  
Ka sa tita malheureuza  
L'è coumen dau corniola.  
On di que stâsse au minnadzo  
L'è coffa coumen on piâu :  
Avôé dai coffa à ci l'adzo  
Ne fau pa formâ dai n'iau.  
Cilia que dau tzai la ruva  
Ie porai fére veri,  
Te foudra la vaire nuva,  
Cen qu'é vu ne lou deri.  
Prende-z'in dan onna retze  
Et vo z'apprenda bintou  
A vivre n'ia à la retze  
Et méprezi mé qu'on fou.

Qu'on ne parle pas non plus à ce célibataire

perplexe de femmes qui singent les modes de la ville, qui portent des « mandze à dzambon » et des « fau-liu ». Il ne déteste pas moins celles qui se négligent et n'ont pas honte de se montrer avec des bas troués.

La compagne qu'il lui faudrait, la voici :

La voudré bouna et sadze  
Bin pachenta et dzentia,  
Que sai pa dau tot voladze  
Et qu'à mé poësse se fiâ ;  
Sutot que sai pa dzalauza,  
Qu'au proumi mot que deri  
A la proumière grachauza,  
Craïe pa que mô fari.  
Et quan, retardâ dai iadzo  
Po complère à on ami,  
Me diësse pa qu'à ci l'adzo  
L'aré dû itre redui ;  
Se soû assebin rintravo,  
Ne venie pa disputâ ;  
Ka, coumen prau ti : quan bâvo  
L'amo itre pachentâ.  
S'omen ie vau dere oquié,  
S'attende au lendéman,  
Adan que diësse pi porquié  
Me su trin-nâ su lé man ;  
Enfin la voudré capabla  
De me rendre bin-irau  
Et avôé que sai aimabla.

On ne voit guère ce qu'il pourrait encore souhaiter !

Parfois, il rêve qu'il a mis la main sur l'oiseau rare, qu'il est le plus heureux des époux, et il s'écrie :

Oh ! soi d'andze ! Oh ! tien bouneu !  
Ne soufro dau tot ple ren,  
Ie su l'épau lou ple heureu...  
Me revelio, et tot n'è ren !  
Misère et droble misère !  
Me plénio âjon n'ami  
Vèr co tot lou drâ vé vaire.  
Et mé, di que n'è pa mi...  
Lai ia de tie veni fou !

Là dessus, notre homme convient que le sort du célibataire vaut bien toutes les inconnues du mariage. Il mourra donc dans la peau d'un vieux garçon :

Dan de mon soi me contento,  
Ie lou prenio coumen vin ;  
Et çai lou pi que vo mento,  
Fé passablement mon trin.  
Et pu, que diable lai fére !  
L'omo sadzo  
Au minuadzo  
Et-e pa lou meliau père ?

Le *Sermon de circonstance*, contenu en ce même cahier des *Nouvel-ans du village*, F. Corboz le met dans la bouche d'un pasteur qui prêche sur ces paroles, « tirées des proverbes selon le monde, dès le verset 3<sup>e</sup> » :

Villie féna et grô ven  
Ne coran jamé po ren.  
Se d'alonié l'è annâie,  
Contâ pi su lé sénâie.  
Qui bin fara  
Bin trovera.

Tout le sermon est un plaisant encouragement à se laisser aller à l'amour : « Vous, garçons, s'écrie le prédicateur, aimez les filles comme une partie de vous-même, et faites-leur tout le bien auquel elles ont droit. Consolez-les dans leurs malheurs, et souvenez-vous qu'un bon mot à propos « fâ mé que mille discou... » Et vous, filles de tout âge, soyez plus prudentes et plus douces avec vos garçons ; les bons sentiments gagnent plus de cœurs que l'or et l'argent ; « on pren mé de motze avôé dau mâ qu'avôé dau venégré. » Aimez ceux qui vous oublient comme ceux qui vous fréquentent, et surtout ne vous laissez pas aller à ce découragement qui vous pousse « à vo z'acrotzi à la derrare brantzâ... » Jeunes gens, n'écoutez que votre inclination. « Que vau à tot voéli, ne fâ jamé bouna soupa. » L'amour d'ailleurs est tellement accommodant qu'il se plie à toutes les convenances...

Il en avait de bonnes, cet excellent F. Corboz !  
(A suivre.) V. F.

**Prenez garde !** — Un indiscret pose à quelqu'un des questions importunes sur l'état de ses affaires.

— Pardon, lui dit ce dernier, vous qui êtes amateur de musique, savez-vous la différence qu'il y a entre la *Dame Blanche* et mes affaires ?

— Ma foi !... Quelle drôle de question ! Je ne sais pas !...

— Eh bien, c'est que la *Dame Blanche* vous regarde et que mes affaires... Parfaitement !

## A 'NON PRIDZO

Sè fasâi vilhio, lo menistre de Rongnetchou. Lâi a grand teimps que s'appelâve monsu Selon et grand teimps assebin que prèdzive. Avoué cein que quand l'ire dzouveno n'avâi pas étâ de cliiau corps qu'on dit de leu : « Fâ cein âo mécanique ! » câ n'avâi jamé z'u lo fi de la leinga bin adrâi copâ. Po vo dere lo fin mot, l'è z'autro iadzo l'étâi onna rèsse pou molaïe, mâ orâ l'étâi simpliameint et tot bounameint onna vilhie rèsse à fére dau resson. N'è pas on reproudzo qu'on lâi fâ, l'è pi po dere.

On coup, l'étâi 'na balla demeindze de tsautin, lo pridzo l'étâi âo tard, à duve z'hâore de l'apri-midzo. Fasâi tsaud à fére châ lè z'ozi que tsantâvant su lè tilliotâ dâi dou coté de l'allâie que montâve âo moti. Lâi avâi pas grand mondo âo pridzo por cein que la jeunesse l'avâi assebin 'na fita âo velâdzo et que mimameint lo carrouset l'étâi vegnâ de Lozena, avoué lo tirâ pipe et tot lo diablo et son train. Lè fenitre dau moti l'étâi âoverte on bocon et lè veintô eintrebetsi dau tant que fasâi tsaud. Monsu Selon, lo menistro, prèdzive, et sta demeindze que n'étâi pas on dzor iô se cheintâ de la *privo*, quemet diant lè musicien.

Dèvesâve dau râ Josia que l'a étâ, à cein que parait, on corps prau d'attaque dau teimps dâi Jui, et ie desâi :

— Mes frères, ce Josias fut cependant inférieur à Salomon dans toute sa gloire, peut-être aussi à David, mais il fut plus grand que Saül qui avait perdu ses ânesses. Quelle place lui donnerons-nous dans cette échelle des rois et où le mettrons-nous ?

Fasâi tsaud, vo dio ! On cheintâ lo sonno que fasâi vesita dza à bin dâi dzein per que. Et su la pièce on ouyâ lo carrouset que djuvessâi. Et lo menistre redemeindâve :

— A quelle place le mettrons-nous ? mes frères.

Adan ion de la jeunesse que l'étâi quie et que s'eimbêtâve se lâive en desèint :

— Oh bin ! mette lo pi à la minna. La lâi baillo de bon tieur.

MARC A LOUIS.

**L'honneur sauf.** — C'est à n'y pas croire ! M. X., homme ultra pacifique s'il en fut — et c'est pour cela peut-être qu'on dit qu'il n'a pas inventé la poudre — a eu une vive altercation avec un étranger, au sujet de la guerre, sans doute. Bref ! il lui fallut aller sur le terrain.

On choisit pour la liquidation de ce conflit le parc immense d'un ami où l'on était sûr d'être bien à l'abri des gendarmes.

Au moment où toutes les dispositions sont prises et où l'on n'attend plus que le signal de faire feu, M. X. tire de sa poche une balle et s'avance paisiblement vers son adversaire, et lui tendant l'objet :

— Donnez-moi la vôtre ! fait-il.

— Votre quoi ? demande l'autre, ahuri.

— Eh bien ! est-ce que nous ne devons pas échanger deux balles ?...

<sup>1</sup> Voir le *Conteur* du 26 décembre 1914, des 2 et 9 janvier 1915.